

LA RELIGION D'UN AMOUR

Ce fut au bord de la mer, aux Sables d'Orléans, dans un souper de fin septembre à la "Villa des Dunes" située sur la lisière de la forêt de pins au bout de la longue plage, que chez le vieux maître Grunbald, le jeune prix de Rome, Jacques Breton, s'éprit de la belle Madeleine de Thouars qui venait d'atteindre sa majorité et jouissait de cent mille livres de rente, étant orpheline de père et de mère.

Tous les hobereaux de Vendée avaient ébauché des flirts lointains avec cette merveilleuse blonde aux lourds cheveux ondulés sur le front et teintés d'or brun.

Mais, Madeleine, mûrie par le contact précoce des réalités et l'isolement prématuré où la mort tragique de ses parents tués ensemble dans un accident d'automobile l'avait laissée, avait fait de diagnostic dans les cas divers de coups de foudre qui s'étaient produits autour d'elle, tantôt la fatuité d'un bellâtre épris de vanité à satisfaire, tantôt le calcul malséant de quelque déca-

Or, avec sa beauté de rêve doré, avec sa compréhension sereine de l'amour, Madeleine de Thouars estimait qu'on devrait aimer surtout en elle, sa personne, sa jolie fierté de patricienne, sa dignité d'âme haute et pure, en son enlèvement vers l'idéal.

Après le souper, on alla prendre le café sur la terrasse dont la vue enfilait la longue digue éclairée de cintres lumineux et la plage où la mer puissante et douce alignait en ondes parallèles les houles planes qui mouraient en soursous doux sur le sable d'or pendant que, tout près, autour de la villa, dans la hauteur des pénombre, de légères brises vibraient parmi le frisson des branches symétriques.

Le piano avait été porté par les domestiques à l'angle de la terrasse. Il était éclairé par deux globes lumineux et comme Mlle de Thouars ne prenait pas de café, elle s'assit au clavier et joua le prélude de "Marguerite au rouet" de Schubert, et pure, vibrante et tremblante, sa voix chanta la merveilleuse mélodie du maître allemand.

Les invités s'étaient tus. Le tintinnabulis des cuillers d'argent ne résonna plus au bord des tasses.

Un silence extatique régna. Madeleine avait un corsage d'organdi noir, d'où émergeait l'impeccable blancheur d'un cou et d'une nuque au dessin merveilleux, tandis que les globes électriques suspendus au-dessus de sa tête un peu en arrière, mettaient sur son front pur, sur ses cheveux allumés de blanc crue, sur la ligne de son profil dessinée par une arête fine et lumineuse, sur ses longues paupières prolongées de cils noirs dont l'ombre se fondait au bord des joues, sur ses doigts fuselés qui froiaient le clavier en caresses d'harmonie, une lumière d'apothéose.

Elle se sentait inspirée par la splendeur du ciel constellé, la suavité de la nuit et parce qu'elle avait pressenti que dans son ambiance immédiate, deux yeux et une âme lui parlaient.

Le jeune peintre Jacques Breton, le meilleur élève de Grunbald, s'était assis un peu à sa droite, pour l'entendre et la contempler dans l'épanouissement de lumière où elle lui apparut toute magnifiée par la lumineuse compréhension de la pensée du compositeur qui synthétise en quarante mélodies toutes les tonalités de la souffrance humaine.

Quand elle eut plaqué l'accord final, il laissa défilé autour d'elle la série banale des compliments obligatoires, puis il s'approcha, et d'une voix douce, un peu tremblante, où elle sentit de l'émotion sincère.

— Voulez-vous me permettre, mademoiselle, de vous remercier pour la sensation de beauté harmonieuse que votre expression de visage, votre intonation, la couleur si je puis dire, de votre voix, de votre regard, de votre mimique inspirée, viennent d'offrir à un chercheur d'impressions.

Je crois, mademoiselle, que, grâce à vous, je tiens une idée de chef-d'œuvre. Permettez à l'humble artiste que je suis encore, le bonheur de songer à la minute exquise où vous me l'avez inspirée.

— A quoi cela vous servira-t-il, monsieur ?

— A traduire ma vision sur la toile dans le silence de l'atelier et la mesure de mes moyens.

— Alors me voilà votre modèle malgré moi ?

— Modèle lointain que je m'efforcerai d'approcher par le souvenir, si vous voulez bien m'autoriser à me souvenir.

— Et si je ne vous y autorisais pas ?

— Vous ne sauriez éteindre en moi l'impression que vous y avez

mise, mademoiselle, mais pour ne pas vous déplaire, je me déferais de la noter.

— Je serais navrée, mon cher peintre, de vous priver d'une extériorisation artistique de votre idée. C'est le droit de l'artiste de prendre son bien où il le trouve et d'incarner à son gré sa vision d'art, aussi je vous autorise à vous souvenir.

— Hé ! hé ! interrompit le vieux maître Grunbald, il me semble, mon ami Jacques, que vous faites la cour à la reine de beauté du pays de Vendée.

— Si c'est faire la cour à une femme que de lui demander de vouloir bien servir de modèle, dit Madeleine en riant.

— Comment, il a osé !... Parole d'honneur, les jeunes ne se refusent plus rien.

— Mais ce n'est pas lui qui ne se refuse pas, c'est moi.

— Comment, vous ?

— Oh ! mon cher ami, que votre austérité ne s'alarme pas, je veux bien être pour monsieur le modèle lointain, l'idée première, la vision atténuée, je ne crois pas qu'il ait l'intention et la possibilité de préciser un ressemblance sur un tableau où je ne serai qu'un prétexte, un motif, un sujet presque absent.

— Permettez-moi de vous dire en toute sincérité, mademoiselle, reprit Jacques d'une voix profonde, que je m'efforcerais de rapprocher mon interprétation de l'idéal que vous réalisez tout à fait. C'est de l'étreinte réelle de la vérité que sortira mon sujet.

— On ne peut dire plus galamment des vérités plus sincères, affirma le vieux Grunbald, Jacques a pleinement raison.

— Oh ! si vous vous mettez deux contre moi... dit Madeleine.

— Deux à vos pieds, mademoiselle, mais je crois qu'en cette posture, je serais de trop, aussi, je vous laisse, vous, la religion de beauté, avec lui... le jeune pontife.

L'hiver qui suivit, Jacques Breton demeura seul aux Sables-d'Orléans dans la villa délaissée et l'atelier au bord de la plage.

Au mois d'octobre il ébaucha cette Marguerite au rouet qui fut la plus noble inspiration de sa vie d'artiste.

Il travaillait lentement, mûrissant sa pensée, fixant l'empreinte du souvenir aimé dans l'éclat de la vie.

Jacques peignait à sa fantaisie, tantôt le matin, tantôt dans les dernières heures du jour.

Il fut puissamment aidé en l'exécution précise par une merveilleuse miniature que Mlle de Thouars avait prêtée au maître Grunbald en apprenant que Jacques Breton allait passer l'hiver à la "Villa des Dunes" pour demeurer dans l'ambiance du sujet, dans le décor nécessaire de l'évocation artistique.

Comme il lui savait gré de ce joli geste qu'elle avait eu en lui laissant une si délicate vision d'elle en ce logis abandonné, Mlle de Thouars s'était retirée à la campagne, dans un château familial où elle consacrait sa jeunesse à faire entrer du soleil dans la maison où son père et sa mère étaient morts.

L'artiste demeurait à quelques lieues d'elle. Il vivait en ascète d'art et la beauté tragique de l'horizon blafard, l'immense recul des dunes et de la ville estompée de crépuscule, la poésie sauvage des embruns flottant dans l'air, des rafales marines dans la forêt vibrante, agrémentaient sa gestation recueillie du pur chef-d'œuvre qui gagnait chaque jour en fini d'exécution. Jacques avait la joie exquise de créer du beau avec la religion d'un amour.

Vers les premiers feuillets, son tableau fut prêt, emporté à Paris et reçu au Salon par un jury unanime.

C'était le mois splendide où les fuseaux de corolles rosées s'allument au soleil d'avril dans les frondaisons des marronniers. Le jour du vernissage, la file des victorias et des automobiles s'allongea de bonne heure sur la rampe en hémi-cylindre devant la porte monumentale du Grand-Palais.

Jacques Breton avait obtenu les honneurs de la cimaise.

Les anciens le considéraient comme une promesse de gloire.

Dès dans toutes les galeries, sous les coupes, sur les volées larges des escaliers, une rumeur de foule montait.

Jacques Breton s'était assis sur un canapé de velours en face de son tableau pour jouir de l'impression qu'il produisait sur le public.

Il était bien éclairé. Un soleil oblique incendiait les toits du Grand Palais. Une clarté atténuée par des velums tombait sur les cadres trop neufs. Celui de Jacques était en ébène mat. La tête de Marguerite se détachait en vibration lumineuse.

L'admirable modèle, la délicate savante des carnations si belle ment pénétrées de lumière, l'inspiration parallèle des yeux et des lèvres faisaient impression sur la foule accessible aux œuvres d'évidence et Jacques eut la joie de voir que devant sa Marguerite des groupes s'arrêtaient et que les femmes surtout manifestaient leur admiration sans réserve.

La "Marguerite au rouet" allait devenir l'un des événements de la saison, un cadre sensation-

nel du Salon, et le tableau de Jacques l'un des grands favoris de la reproduction dans les journaux illustrés.

Et c'était à l'aimée lointaine qu'il devait ce triomphe.

Tout à coup, pendant qu'il demeurait caché derrière un groupe de jeunes filles arrêtées devant la cimaise, Jacques aperçut Madeleine de Thouars qui entrait dans la salle.

D'un mouvement instinctif elle vint vers, la toile de Jacques et demeura retenue par une émotion intense devant cette merveille où elle se reconnut idéalisée et comme transfigurée.

L'artiste qui avait peint ce morceau capital avait été porté par un sentiment impersonnel une intuition divinatrice, une passion haute et religieuse pour son modèle.

Ce tableau, souverain déjà par sa divine maîtrise, était l'aveu suprême d'un culte dont elle était la Madone, celui que l'avait ainsi vue, comprise, emportée dans la lumière, celui-là l'aimait comme elle voulait être aimée. Elle se sentit si profondément émue qu'elle se détourna pour essuyer avec son fin mouchoir de dentelle une larme qui glissait jusqu'à ses lèvres, et dans ce mouvement, elle aperçut Jacques Breton assis non loin d'elle, le front dans ses mains et pleurant de joie, lui aussi.

A partir de cette communion dans le triomphe, ils s'aimèrent vraiment en la révélation mutuelle de leurs sentiments.

Elle vint à lui au moment où il se précipitait vers elle les mains tendues, et sans se préoccuper de la foule, d'un mouvement spontané ils s'embrassèrent de toute la joie que leur donnait cette rencontre dans l'apothéose.

L'été suivant, ils revinrent ensemble à la "Villa des Dunes".

Une vie nouvelle s'était substituée pour eux à l'isolement où ils avaient vécu.

Ils s'étaient mariés et avaient passé les mois d'hiver au pays du soleil, en Italie, le printemps en Vendée, au château où Madeleine avait vécu seule, l'année précédente, et vers la saison d'été le vieux Grunbald leur avait écrit :

"Mes enfants, il me semble que vous serez heureux de revenir ensemble dans le nid d'oiseau de mer où vous vous êtes connus et où le plus beau tableau de ces dernières années est né de votre amour. Donc venez écouter le soupir des sapins et le baiser des vagues où vous attend le souvenir de votre vieil ami,

"Grunbald."

Ils partirent en automobile et arrivèrent à la "Villa des Dunes" à l'heure du déjeuner.

— Et depuis le bonheur ? mes enfants, qu'avez-vous fait ? interrogea le maître.

— Nous avons... commença Jacques.

— Nous avons aimé, déclara bravement Madeleine dont le sourire fut un épanouissement.

— Grunbald."

Il s'agit de l'automobile et arrivèrent à la "Villa des Dunes" à l'heure du déjeuner.

— Et depuis le bonheur ? mes enfants, qu'avez-vous fait ? interrogea le maître.

— Nous avons... commença Jacques.

— Nous avons aimé, déclara bravement Madeleine dont le sourire fut un épanouissement.

— Grunbald."

Il s'agit de l'automobile et arrivèrent à la "Villa des Dunes" à l'heure du déjeuner.

— Et depuis le bonheur ? mes enfants, qu'avez-vous fait ? interrogea le maître.

— Nous avons... commença Jacques.

— Nous avons aimé, déclara bravement Madeleine dont le sourire fut un épanouissement.

— Grunbald."

Il s'agit de l'automobile et arrivèrent à la "Villa des Dunes" à l'heure du déjeuner.

— Et depuis le bonheur ? mes enfants, qu'avez-vous fait ? interrogea le maître.

— Nous avons... commença Jacques.

— Nous avons aimé, déclara bravement Madeleine dont le sourire fut un épanouissement.

— Grunbald."

Il s'agit de l'automobile et arrivèrent à la "Villa des Dunes" à l'heure du déjeuner.

— Et depuis le bonheur ? mes enfants, qu'avez-vous fait ? interrogea le maître.

La dernière lectrice de la Duchesse de Berry

An balcon d'une maison du quai d'Orléans, dans la Cité, on pouvait voir parfois une vieille dame paraître, les jours de soleil. C'était Mme Harson, dernière lectrice de la Duchesse de Berry, qui vient de mourir presque centenaire et dont nous parle M. de Reiset, dans l'"Echo de Paris".

Eugénie Fuzan était née à Paris en 1816; son père, en qualité de premier piqueur du duc de Berry, occupait une charge importante dans les écuries du prince et était logé à l'Élysée avec sa famille; c'était donc dans le palais du faubourg Saint-Honoré qu'elle avait vu le jour et que s'était écoulée sa première enfance. Elle m'a conté elle-même, qu'étant encore toute petite elle entendait souvent, de sa fenêtre, les éclats de voix du duc de Berry, gourmandant violemment les palefreniers lorsqu'il visitait le matin ses écuries, et qu'une de ses montures ne lui semblait pas soignée à son gré. "Ces colères, du reste plus bruyantes que tenaces, n'avaient généralement pas de suites bien fâcheuses, ajoutait la vieille femme, et l'algarade se terminait généralement par quelques bonnes paroles ou même parfois par quelque gratification qui faisaient pardonner au bon Prince ses emportements passagers ou ses vivacités de langage ! Quand, par hasard, je venais à le rencontrer, dans une cour du palais, le duc, qui adorait les enfants, ne manquait jamais de s'arrêter pour me caresser les cheveux et me pincer l'oreille !"

Lorsque la petite fille eut grandi, la duchesse de Berry la fit entrer dans sa maison, séduite par sa gentillesse. Ses qualités de cœur, d'intelligence et de dévouement devaient l'élever plus tard à la situation de première femme de chambre et de lectrice. Entre temps, Eugénie Fuzan s'était mariée et avait épousé Harson, qui était maître d'hôtel de la princesse. Lui aussi devait dans l'avenir, occuper la première place, dans la maison de la duchesse de Berry. Ce fut lui qui, après la chute de la monarchie, fut chargé de l'organisation de tous les voyages.

Lorsque la princesse vint avec le comte Lucchesi, son époux, s'installer en Autriche, à Brandeis, en 1833, puis à Graz et enfin à Brunnau, tous deux reprirent leur place auprès d'elle pour ne plus la jamais quitter. Dans ce immense château de Brunnau, situé à 60 kilomètres de Graz, que Marie-Caroline avait acheté au comte de Wimpfen, Mme Harson avait vécu près de trente ans. C'est là, qu'elle avait vu naître et grandir les nombreux enfants issus de son second mariage de la duchesse de Berry: Clémentine, née en 1835, mariée plus tard au comte Zileri del Verme; Françoise, née en 1836, devenue la princesse Massimo, et Isabelle, née en 1838, la future marquise Cavriani. Enfin, Adolphe, né en 1840, qui est le duc Della Grazia actuel et a épousé la princesse Ruffo de Sant'Antonio.

Sur ce sujet, Mme Harson était inépuisable. Toutes les particularités de l'enfance de chacun de ces jeunes princes lui étaient restées présentes à l'esprit; elle se rappelait leurs espiègleries et leurs gentillesses et faisait un tableau touchant de la vie patriarcale menée par cette belle et nombreuse famille dans ce superbe domaine. A côté des enfants, elle évoquait la noble figure du comte Lucchesi, son élève et haute stature et ses grandes façons de parfait gentilhomme. Elle vantait la droiture et la loyauté de son caractère et ces rares qualités d'intelligence et de dévouement qui faisaient de lui le modèle des époux et de pères. L'harmonie des plus complètes régnait dans ce royaume de ménage, mais, tandis que la duchesse manifestait sans détour, avec son exubérance coutumière, son affection pour "le Pacha", comme elle aimait à le surnommer, ce lui-ci, au contraire, ne se départait jamais en public, vis-à-vis de la princesse, des formes de la plus respectueuse déférence. Jamais il ne lui parlait autrement qu'à la troisième personne et jamais il ne lui donnait d'autre nom que celui de "madame".

Mme Harson, honorée de la confiance de sa maîtresse et dépositaire de bien des secrets, connaissait notamment celui du voyage mystérieux de Marie-Caroline, pendant l'été de 1832, de Nantes à Rotterdam, voyage dont l'avenue fut expliquée tant de choses au moment des événements de 1833.

Ce fut dans les bras de cette excellente femme que la Duchesse de Berry mourut.

L'année 1864 avait été pour la duchesse de Berry fertile en changements; le 1er février elle avait perdu sa fille, cette délicieuse Louise de France, devenue duchesse de Parme, et, le 1er avril, elle avait vu mourir son époux. Ces deux pertes successives lui portèrent un coup dont elle ne devait pas se remettre; la tristesse succéda à son habitude gaie, et le déconfortement à l'énergie dont jusque-là elle avait fait preuve. Elle s'était laissée envahir par l'émotion; sa santé se trouvait altérée, et de violentes attaques de rhumatisme l'avaient atteinte à plusieurs reprises. Au printemps de 1870, son état s'aggrava. Elle dut s'aliter, et, après avoir reçu les consolations de la religion, elle s'éteignit le samedi saint, 16 avril, dans les bras de sa lectrice, qui ne la quitta pas et lui soutenant le buste pour lui éviter

les suffocations qui l'oppressaient. Une congestion était venue la frapper: "C'est là qu'est morte ma bonne princesse!" disait Mme Harson en montrant son épaule, où Marie-Caroline avait reposé sa tête pour la dernière fois. Et, en se remémorant les dernières heures de celle qu'elle avait tant aimée, les larmes venaient mouiller ses paupières!

Jusqu'à la fin de la vie de Mme Harson, Mme la Duchesse de Parme et ses filles, le Prince Sixte de Bourbon, Mme la comtesse de Bardi et tous les enfants et petits enfants de la Duchesse de Berry, ne manquaient pas, lors de leurs passages à Paris, de porter à cette femme dévouée un service de leur Maison, le témoignage de leur affection et de leur estime.

Fin de Roman.

La nuit tombait au dehors, et l'ombre commençait à envahir le salon de la comtesse Hermet de Yvettes. C'était son jour. Sept ou huit dames, venues en visite, se tenaient assises en cercle, échangeant des bouts de phrases banales, coupées de silences, au milieu du froissement discret d'étoffes de soie ou de velours d'où s'élevaient des senteurs de whiteuse et de ylang-ylang. A cinq heures, la baronne Hélène de Moriolis se leva et prit congé de la comtesse. Elle s'inclina à demi, très gracieuse, et un sourire circulaire pour les autres dames qui restaient là et gagna la porte. Sur le seuil, la comtesse Hermet lui tendit une dernière fois la main, en disant: "Tous mes compliments au baron, j'y suis prié!"

Puis, baissant la voix, elle ajouta: "A propos, chère amie, vous qui êtes si courtoise, montez donc voir cette malheureuse fille qui se meurt, au cinquième, et dont je vous parlais tout à l'heure. C'est une bonne action à faire! Si je n'avais, ce soir, un bal à l'ambassade d'Espagne, j'y serais allée... Mais vous savez comme ces émotions me bouleversent!"

— Très volontiers! dit Hélène. Comment l'appellez-vous ?

— Anna Favin.

— Je vous remercie... Au revoir, chère!

— Au revoir!...

En bas, Mme de Moriolis entra chez la concierge et se renseigna.

— Prenez l'escalier de service, au fond de la cour, lui dit celle-ci, et montez jusqu'au cinquième; c'est la première porte à gauche.

La baronne s'engagea dans l'escalier de service étroit et obscur qu'emplissaient des odeurs de cuisine, et, arrivée au cinquième, elle s'arrêta devant la porte, à sa gauche. Elle vit la clef dans la serrure; néanmoins, elle frappa discrètement de sa main gantée de soie.

— Entrez! dit une faible voix à l'intérieur.

Mme Hélène de Moriolis ouvrit la porte et entra.

Dans une petite chambre manquée d'aspect misérable, et chauffée par un poêle où se mourait un reste de feu, Hélène aperçut Anna Favin. C'était une grande fille pâle et blonde, aux traits assez fins, aux yeux noirs, qui pouvait avoir vingt-six ou vingt-huit ans.

Une voisine se trouvait juste au-dessus de la malade quand Hélène entra. Mais à la vue de cette jeune femme enveloppée de fourrures, elle devint le bat de la visite et se retira, en disant qu'elle reviendrait tout à l'heure.

— Mademoiselle, dit alors Hélène en s'asseyant près de la jeune fille, je suis une amie de la comtesse Hermet de Yvettes qui habite votre maison... Elle avait grande envie de monter vous voir; mais elle s'est trouvée empêchée et m'a priée de vouloir bien la remplacer auprès de vous.

— Madame la comtesse est trop bonne, et je vous remercie bien, madame! dit Anna Favin, en tendant à Hélène une main toute maigre et pourtant jolie encore... Mais, hélas! reprit-elle avec un sourire triste dans les yeux, je ne pourrai plus guère profiter de vos bontés... La poitrine, vous savez cela ne pardonne pas... et je suis condamnée depuis longtemps... Le médecin ne me l'a pas dit; mais je le devine et je le sens!

Hélène de Moriolis essaya de rassurer la jeune fille et de lui rendre un espoir qui l'abandonnait; mais Anna Favin secouait désespérément la tête:

— Anssi, reprit-elle, n'attendant plus rien de l'avenir, j'emploie les quelques jours qui me restent encore à vivre en me replongeant dans le passé...

Et de la main, la jeune fille montra à Hélène un vieil album de photographies qui était ouvert sur la table — un album usé, aux dorures ternies, le seul objet de luxe qui, au milieu de cette détresse, témoignât d'un bien-être disparu. Machinalement, Mme de Moriolis jeta les yeux, et elle eut peine à retenir un cri en apercevant une des photographies enchâssées dans la page ouverte.

Croyant s'être trompée, elle se pencha davantage et regarda...

Plus de doute!... c'était un portrait-arte de son mari, du baron Robert de Moriolis, qui se trouvait là et la regardait!... Comment ce portrait était-il entre les mains de la jeune fille?... Hélène se sentit pâlir, et une angoisse épouvantablement douloureuse lui serra le cœur. Elle était mariée depuis trois ans... Le baron, son mari, l'avait trompée avec cette jeune fille, sans qu'elle s'en doutât?... Et d'une voix étranglée, elle se hasarda à lui demander, en montrant du doigt la photographie de Moriolis:

— Il y a longtemps que vous avez ce portrait, mademoiselle ?

— Anna Favin, les yeux humides, répondit: — Il y a cinq ans et demi, madame...

La baronne Hélène respira.

— Pardonnez-moi indiscret, mademoiselle! dit-elle vivement à la jeune fille; mais... j'avais cru reconnaître la personne... et... j'emperçois que je me suis trompée...

— Anna Favin dit simplement d'une voix douce et triste: — C'est un homme que j'ai aimé...

A cet aveu, Hélène de Moriolis fixa sur Anna Favin des yeux si pleins d'une curiosité avide et inquiète, que la jeune fille se figura qu'elle s'intéressait à son histoire — et, naïvement, elle la lui conta...

C'était dans une famille du faubourg Saint-Germain, où elle était institutrice, qu'elle avait fait la connaissance de ce jeune homme. Comme il venait fréquemment dans la maison, il l'avait remarquée et bientôt s'était mis à lui faire la cour... Elle avait cédé à l'entraînement et au charme, et, un jour, elle avait quitté cette maison avec lui pour le suivre... Oh! son histoire était banale et ressemblait à toutes les autres!... Elle s'était portement figuré que ce garçon assurerait une situation. Mais elle se trompait. Au bout de deux ans d'une vie intime, le jeune homme l'avait abandonnée pour se marier... Depuis, c'était la misère, aujourd'hui la maladie, demain la mort!

— Et... vous avez aimé cet homme? demanda lentement Hélène.

— Oh! madame, de toutes les forces de mon âme!

— Et depuis votre abandon, c'est-à-dire depuis son mariage, vous n'avez pas eu l'idée de vous adresser à lui?... Peut-être eût-il fait pour vous quelque chose.

— J'y ai bien songé plusieurs fois, madame, répondit la jeune fille; mais je le savais marié, n'est-ce pas?... J'aurais craint qu'en lui écrivant sa femme ne fût informée de cette aventure; et une imprudence de ma part pouvait compromettre la tranquillité de son mariage... Je ne l'ai pas voulu!

— Paix, d'une voix très douce elle ajouta: — Oh! je ne lui en veux pas, d'ailleurs!... L'amour d'une malheureuse fille comme moi eût entravé l'avenir d'un homme comme lui... J'aurais seulement souhaité de le revoir une fois encore...

A ces mots, Hélène de Moriolis laissa tomber sur Anna Favin un regard d'une expression indéfinissable, et se levant:

— Mademoiselle, je suis heureuse de vous avoir vue, et demain je reviendrai vous voir, sans doute... Alors! prenez courage... Peut-être vous remettre-voilà plus vite que vous ne pensez.

Anna Favin ne put répondre: une effroyable toux venait de la prendre et lui déchirait la poitrine. Hélène détacha de son cou une fourrure qui l'enveloppait et, la tendant à la jeune fille elle lui dit:

— Prenez ceci et couvrez-vous.

Alors tandis que la jeune fille saisissait avidement ses mains et la remerciait avec des larmes, Mme de Moriolis oublia sur le coin de la table, comme par mégarde une petite bourse de soie bleue qu'elle avait tirée de sa poche — et elle sortit.

Il était tard quand la jeune femme rentra chez elle. Le baron était là depuis longtemps, et l'attendait, vaguement inquiet. Hélène s'excusa sur les nombreuses visites qu'elle avait faites; puis, le dîner fini, comme on se levait de table:

— Est-ce que vous allez au club, ce soir, mon ami? dit-elle.

— Au club?... Non... — Vous allez me rendre un service, en ce cas... Vous savez où demeure la comtesse Hermet? Il y a dans sa maison une malheureuse jeune femme qui se meurt et qui a besoin de secours. Je lui ai promis d'y aller ce soir; mais ces misères me font mal!... Allez-y donc, et faites pour cette malheureuse ce que vous croirez devoir faire... Je vous en serai véritablement reconnaissant, mon ami, je vous assure!

— Tout ce que vous voudrez, Hélène, fit le baron. Et quel est le nom de cette jeune femme ?

Hélène eut un moment d'hésitation muette; puis, bravement: — Mlle Anna Favin.

— Anna Favin! fit Robert de Moriolis en pâlisant.

— Oui, dit négligemment Hélène, une ancienne institutrice abandonnée, je crois, qui se meurt de maladie et de misère...

— Hélène, tu sais tout! cria Robert de Moriolis en s'élançant vers elle. Tu sais tout, n'est-ce pas ?

— La jeune femme répondit qu'elle savait tout... Alors le baron courba la tête et murmura: — Et tu me permets d'aller chez elle ?

— Je veux que ce soit ton châtimement!

Vers minuit, Hélène de Moriolis, qui avait passé la soirée toute seule, entendit des pas dans l'antichambre: c'était son mari qui rentrait.